

8½ ou comment un astronaute peut-il décrire Saturne?

Martin Girard

Number 168, January 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49978ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Girard, M. (1994). Review of [8½ ou comment un astronaute peut-il décrire Saturne?] *Séquences*, (168), 53–54.

8 1/2

ou comment un astronaute peut-il décrire Saturne?

Dès que j'ai appris la triste nouvelle de la mort de Fellini, j'ai su que je devais consacrer ma prochaine *Revue de presse* à un de ses films. Oui, mais lequel? Ses chefs-d'oeuvre sont nombreux et chacun transcende un aspect en particulier de l'univers de cet artiste prodigieux. *La Strada* est peut-être son plus émouvant, mais c'est *La Dolce Vita* qui lui a valu la Palme d'or à Cannes. D'autre part, il y a le sublime *Juliette des esprits*, son oeuvre la plus féminine et fantaisiste. Et aussi *Armarcord*, plein de trouvailles et de trésors. Mais à mon avis un film s'impose comme étant la quintessence de l'oeuvre du maître italien: *8 1/2*.

Ce n'est peut-être pas son plus parfait, ni son plus beau. Mais ce film a marqué son époque; il a imposé le style unique et personnel de son auteur, le situant quelque part dans la zone plus ou moins franche des artistes visionnaires. Avec *8 1/2*, la critique a dû se rendre à l'évidence: Fellini n'était pas un cinéaste comme les autres. Le néo-réalisme mâtiné de poésie et de mélodrame de *La Strada* ou l'existentialisme à la mode de *La Dolce Vita* ne laissaient en rien présager la fulgurance de *8 1/2*. Rien en fait ne pouvait préparer les cinéphiles à un choc pareil. Et un choc ce fut!

La Libre Belgique explique ainsi comment Fellini a pu tourner un film aussi difficile: «Jamais le réalisateur de *Il Bidone* n'aurait pu entreprendre une oeuvre aussi autonome, aussi audacieuse et aussi librement créatrice si le

succès commercial inouï de *La Dolce Vita* n'avait fait de lui, du jour au lendemain, le cinéaste le plus coté d'Italie. C'est cela que représente, en premier lieu, *8 1/2*: l'oeuvre d'un artiste à qui, à tous les niveaux de sa création, a été donnée enfin carte blanche et qui a souhaité mettre à profit cette aubaine pour tout dire, tout ce qu'il avait dans l'intelligence et dans le

La critique fut divisée entre ceux pour qui Fellini était un fraudeur prétentieux et les autres qui le considéraient désormais comme un génie. Comme dit le cliché, personne n'est demeuré indifférent.

Dans le journal *Arts*, Jean-Louis Bory signe en juin 1963 un article intitulé *Un freudisme simplet et un surréalisme démodé*. Il se lance



Marcello Mastroianni

coeur depuis des années, fût-ce à son insu, et qui s'est brusquement libéré en une composition d'une richesse et d'un bouillonnement exceptionnels. Jamais, à notre connaissance, dans l'histoire du cinéma, on n'avait vu film moins soucieux de plaire, plus étranger aux normes esthétiques (...).

Le film a été tourné en 1962 dans le plus grand secret. La rumeur voulait que derrière les portes closes de Cinecittà, Fellini tournait un film mystérieux dont lui seul possédait la clé. Les acteurs n'avaient même pas lu le scénario, Fellini divulguant le texte au jour le jour. Entre la légende et la réalité, une chose est sûre: on attendait ce film avec impatience.

d'abord dans un long résumé du sujet du film en prenant bien soin de préciser que le héros, un cinéaste aux prises avec l'angoisse de la création, est un alter ego de Fellini lui-même. Puis Bory admet simplement que le film lui semble confus ou banal, selon le moment, et il ne résiste pas longtemps à la tentation de tomber dans les comparaisons: «Film visant à dépendre la vie intérieure d'une conscience — ici, l'impuissance créatrice (...) — *8 1/2* rappelle par sa construction les films de Resnais et de Robbe-Grillet. Mais ce *Marienbad-sur-Tibre* est infiniment plus lisible, il ne réclame pas l'agilité intellectuelle que réclamaient Resnais et Robbe-

Grillet, ni ne provoque la même excitation.»

Cette tendance à vouloir considérer le film comme une oeuvre moins profonde qu'elle ne le paraît se retrouve aussi dans le compte rendu du Festival de Cannes 1963 paru dans *Positif*. Jean-Paul Torok écrit ceci: «Inutile de prendre des gants pour signaler en passant que le huitième film et demi de Fellini est un des plus sinistres carnages de l'histoire du cinéma. (...) Fellini-Mastroianni étale ses obsessions mystico-sexuelles et, symbole grandiose, finit par faire abattre une rampe de lancement. 8,5 (sur combien?) est à l'image de cette fusée-bidon dont on nous invite à venir applaudir la mise à la ferraille: un Cap Carnaval d'égotisme truqué, une croisière dans un subconscient de banlieue, une désintégration de patte de mouche, et, pour terminer sur une combine minable, Fellini refait le coup de Gelsomina, en nous conviant à venir pleurer avec lui sur les ruines de son chef-d'oeuvre. Devant un tel exhibitionnisme du ventre, on se sent devenir Parnassien.»

Il n'est pas surprenant que le film de Fellini soit ainsi jugé égocentrique. Les oeuvres proposant une réflexion de l'artiste sur son propre système créateur n'étaient pas courantes à cette époque. Facile, donc, de confondre *8 1/2* avec un exercice narcissique. Surtout si on n'y trouve aucun intérêt. C'est cela qui amène le critique du magazine *Time* à écrire que «*8 1/2* est une sorte de radiographie très imagée qui propose, au mieux, un voyage fascinant dans le subconscient de Fellini qui a dit que faire ce film a constitué pour lui une expérience libératrice. Mais était-ce vraiment nécessaire de la montrer en public?»

Jean Rochereau, dans *La Croix*, pousse l'indifférence et le manque de perspicacité jusque dans leurs derniers retranchements: «Un aveu, d'abord: rarement me suis-je autant ennuyé au cinéma... Pendant deux heures et demie, sur l'écran, défilaient en chaos des personna-

ges. Et nul ne retenait mon attention. De temps à autre, ils parlaient. J'entendais mais ne comprenais rien à leurs discours.»

Tout cela pour dire que tout chef-d'oeuvre qu'il soit, *8 1/2* n'a pas fait l'unanimité. Certains critiques, comme Jean Basile dans *Le Devoir*, demeurent perplexes. Celui-ci décrit ainsi ses sentiments: «À vrai dire, je ne sais pas si j'aime ce *8 1/2*. Ce n'est pas que je m'y perds (on nous a habitués à d'autres désordres) mais je m'y sens perdu. J'y trouve trop de facilité par instants mais aussi tant d'abandon, trop d'épate et tant de retenue, trop d'habileté à nous surprendre ou nous séduire et tant d'honnêteté... Une oeuvre, comme on le voit, qui ne nous tient pas en repos.»



Lors de la sortie du film en Italie, un correspondant de Milan écrit dans le *Journal Arts*: «Prises une à une, les choses sont intéressantes, même belles, parfois très belles. Mais l'ensemble, manquant d'une certaine unité dramatique, risque de lasser. L'avant-première, ici à Milan, a attiré un public tel qu'en voit rarement même la Scala. À la fin il y a eu des applaudissements, mais à peine enthousiastes. J'ai eu l'impression d'après son visage, que Fellini n'était pas trop satisfait.»

Mais d'autres journalistes, et nous y venons enfin, ont bien à propos louangé ce film hors du commun. Comme le résume si bien le critique du *Motion Picture Daily*: «*8 1/2* réunit plusieurs éléments, réalisme, fantaisie, satire, philosophie et humour, en les utilisant tous avec une assurance et une originalité superbes.»

Dans le très sérieux et littéraire *Livres et lectures*, on peut lire en juillet 1963 ce dithyrambe qui résume assez bien l'avis des amateurs du film: «(...) un film extraordinaire, déconcertant à bien des égards, baroque, burlesque même parfois, décousu et pourtant remarquablement construit. (...) Oui, *8 1/2* est une oeuvre complexe; elle n'est pas de tout repos. Il faut la voir, mais l'esprit disponible. Elle fait date. Et l'on ne pourrait sans malaise, après elle, évoquer aussitôt un autre film...»

L'américain *Newsweek* publie un des articles les plus élogieux aux États-Unis: «Voilà une oeuvre d'art du plus haut niveau, portant sur le thème de l'expérience humaine et de son traitement par

l'artiste. Le film décrit les efforts que l'on doit accomplir pour assimiler et organiser les éléments de notre réalité.»

Rien n'égale le très beau texte écrit par Pierre Kast dans *Les Cahiers du cinéma*. L'auteur commence d'abord à exprimer par une belle analogie sa crainte de ne pouvoir rendre justice au film: «Quand il s'agira de transmettre l'émerveillement du premier oeil humain qui verra Jupiter, ou les anneaux de Saturne, il faudra bien être à la fois mathématicien et poète, géologue et peintre, physicien et sculpteur. *8 1/2*, c'est d'abord un somptueux astéroïde, si riche et si divers qu'il faudrait presque le refaire pour en parler sans le mutiler — ou posséder de telles qualités contradictoires d'analyse et de synthèse, qu'on se sent découragé.»

Kast parvient tout de même à articuler ses pensées et à livrer une

bien passionnante analyse du chef-d'oeuvre agrémentée de quelques envolées dithyrambiques: «Une fantastique générosité, une absence totale de précautions et d'hypocrisie, une sincérité évidemment dépourvue de complaisance, et un grand courage artistique et financier caractérisent cette entreprise stupéfiante.»

Et contre les détracteurs du film, Kast lance cette mise en garde: «Que le film, à la première vision, se présente comme une sorte de fleuve en crue qui charrie mille débris somptueux, c'est évident. On verra émerger plus tard une construction rigoureuse et minutieuse, mécanique précise, paradoxale dans un tel tourbillon. On connaît la pusillanimité, la restriction et les terreurs internes du cinéma devant toute expression sincèrement personnelle, devant tout récit sincère d'une expérience privée, au nom du sacro-saint souci de spectacle.»

Kast conclut son article ainsi: «Devant cette rage, cette passion, on n'a pas envie de donner des impressions de voyage, de raconter les qualités éclatantes de Mastroianni, d'Anouk Aimée, de Cardinale ou de Sandra Milo. On n'a pas envie de parler de cette forme somptueuse et folle, pittoresque comme l'Alfama de Lisbonne ou le Mala Strana de Prague, belle comme tout le baroque. Mais seulement d'avoir autant de courage devant l'émotion et le choc mental qu'on éprouve, que Fellini devant les problèmes torturants de quiconque veut faire un film aujourd'hui avec autant d'ambition et de rigueur qu'il écrirait le poème, l'essai ou le roman de sa vie.»

8 1/2 n'aura pas été, heureusement, le film-testament de Fellini, ni même l'oeuvre de sa vie, car un seul film, si réussi soit-il, ne saurait jamais résumer l'art du cinéaste. Mais *8 1/2* est presque ce film-synthèse qui donne à voir, à comprendre et à savourer l'âme d'un très grand artiste, 24 images par seconde.

Martin Girard